



Temporairement contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ

#5

*" On s'en fout après on parle
d'autre chose, on parle de gaieté
et on dénigre les autres candidats,
fais voir tes mots "*

Faustine Noguès
Surprise parti

Élections municipales de Reykjavik
JÓN GNARR
Le Meilleur Parti

FAUSTINE NOGUÈS : LE THÉÂTRE POUR L'AMOUR DU PUNK



Avec *Surprise parti*, la Mousson d'été nous fait découvrir une jeune auteure pleine d'audace, qui dirige elle-même la lecture de son texte. On entendra parler de Faustine Noguès, de sa quête de bonnes et d'originales nouvelles, qu'elle a pêchées dans cette première pièce du côté de l'Islande.

On ne peut pas dire qu'en France, la politique islandaise fasse souvent la Une des journaux. C'est pourtant le cas en 2010, lorsque Jón Gnarr est nommé maire de Reykjavik. Humoriste bien connu dans son pays, l'homme n'avait alors aucune expérience politique. Dans un contexte de crise financière, très sensible en Islande où le système bancaire est complètement tombé en déroute, le candidat a redonné du baume au cœur des habitants de la capitale en proposant un programme délirant. Et en mettant au point une campagne du même acabit, qui est le sujet central *Surprise parti*, la première pièce de Faustine Noguès. L'écriture du texte est à l'image de l'élection dont il traite : pleine de surprises, de liberté. Et ce dès son prologue situé en juin 2010, où deux « habitant.e.s » de Reykjavik discutent des consignes incongrues qu'il.elle.s ont reçues par lettre de la part de la Mairie : se munir d'un drap blanc, choisir la couleur qui correspond au niveau d'endettement du ménage, enduire son corps de la couleur en question et faire l'amour avec son ou ses partenaires habituels sur le drap. Lequel sera ensuite exposé à la Mairie.

La première partie de la pièce se situe sept mois plus tôt, au tout début de la campagne municipale de Reykjavik. Autre contexte, autre langage. Faustine Noguès aime à faire cohabiter des registres, des types de paroles éloignés. Et ce sont à présent les différents candidats qui s'expriment, ainsi que leurs commentateurs : les membres du Meilleur Parti créé par Jón Gnarr pour parodier l'événement politique. Le parasiter.

Depuis l'élection inattendue de Jón Gnarr jusqu'à sa décision de quitter son poste une fois son mandat terminé, *Surprise parti* mêle ainsi des personnages et des discours que seul le théâtre peut rassembler en un même espace. En un temps si limité.

JÓN : Je voulais que vous sachiez que le Meilleur Parti c' était une blague au départ, j' ai été aussi surpris que vous de voir que ça prenait cette ampleur. C' est juste qu' une fois que j' avais tous ces gens derrière moi je pouvais plus faire marche arrière. Mais maintenant que je suis le maire j' ai plus du tout l' intention de faire de politique.

Foisonnante, la pièce de Faustine Noguès dessine ainsi une Reykjavik qui n'a pas grand-chose à voir avec la ville réelle. Une Reykjavik composite, punk.

***Surprise parti* est votre première pièce. Comment en êtes-vous venue à l'écriture théâtrale ?**

Faustine Noguès : Mon rapport au théâtre remonte à l'enfance. J'ai longtemps pris des cours, et après une prépa littéraire j'ai fait un Master d'études théâtrales à Paris 3, ainsi qu'un Master production de spectacle vivant. Pendant l'année qui a suivi ce second diplôme, j'ai travaillé dans ce domaine pour des compagnies. J'avais déjà des projets d'écriture ; j'ai donc décidé assez rapidement de m'y consacrer. J'ai commencé à écrire *Surprise parti*, tout en faisant à faire de l'assistantat à la mise en scène et à la dramaturgie avec des personnes comme David Lescot, Laurent Vacher ou encore Paul Desveaux. En 2017, *Surprise parti* était terminée. L'ayant écrite dans la perspective de la mettre moi-même en scène, je suis en train d'en monter la production. En espérant pouvoir la créer en 2020-2021.

Pourquoi avoir décidé de faire de l'expérience politique de Jón Gnarr, quasi-inconnu en France, le sujet d'une pièce ?

F.N. : Lorsque j'ai découvert l'histoire de Jón Gnarr en 2016, grâce à un numéro spécial du *Courrier International* qui rassemblait des portraits de personnalités politiques du monde entier, je m'intéressais beaucoup à l'Internationale situationnisme. Je m'interrogeais – et ce n'est pas fini – sur la manière dont une initiative politique peut se rapprocher d'une forme de performance artistique. La figure de Jón Gnarr m'a donc tout de suite plu et interpellée. Et puis il y a eu l'élection de Trump aux États-Unis, et peu après la présidentielle française avec la perte de confiance dans la classe politique, dans les partis traditionnels. La question de l'alternative a commencé à se poser avec force, sans que l'on en voie émerger de vraiment valables. Je me suis rappelée de Jón Gnarr qui, en plus d'avoir permis la rencontre entre art et politique, a été une alternative heureuse. Ce type qui n'y connaissait rien en politique s'en est sorti avec son Meilleur Parti avec un bilan très positif car il avait

HABITANT.E DE REYKJAVIK 2: De toute façon toi tu t'en fous tu votes pas.

HABITANT.E DE REYKJAVIK 3: Ben si.

HABITANT.E DE REYKJAVIK 2: Ah bon depuis quand ?

HABITANT.E DE REYKJAVIK 3: Depuis tout à l'heure.

HABITANT.E DE REYKJAVIK 1: Et t'as voté pour qui?

HABITANT.E DE REYKJAVIK 2: « Pour Jón Gnarr »

HABITANT.E DE REYKJAVIK 3: Ben ouais.

HABITANT.E DE REYKJAVIK 2: Pffff

HABITANT.E DE REYKJAVIK 1: Quoi pfff ? Moi aussi j'ai voté Meilleur Parti

une philosophie simple : être au plus près des habitants, faire un maximum pour leur bien-être.

Comment vous êtes-vous documentée sur ces élections ?

F.N. : Ne connaissant pas l'Islande, j'ai lu un maximum d'articles de presse sur le sujet. J'ai lu le livre de Jón Gnarr, qui a été traduit en anglais, où il revient sur sa campagne et sur son mandat, ainsi que des ouvrages plus généraux sur l'Islande et son système politique. De nombreux documentaires ont aussi été réalisés sur le Meilleur Parti. Mon but n'était toutefois pas de coller parfaitement à la réalité. Je voulais laisser au spectateur l'espace nécessaire pour s'approprier cette histoire qui lui est étrangère. Mais peut-être pas tant que ça, car elle présente de nombreux parallèles avec ce que l'on vit en France aujourd'hui.

Est-ce pour créer cet espace qu'aux côtés de Jón Gnarr figurent plusieurs personnages réels, tels que Heida Helgadóttir – directrice de campagne de Jón Gnarr et membre du Meilleur Parti de 2009 à 2014 – et Óttar Proppé – chanteur punk, acteur et homme politique, membre du Meilleur Parti à la même période que la précédente – vous avez placé de nombreux personnages fictifs ?

F.N. : C'est en effet l'une des raisons. C'est aussi parce qu'à travers l'histoire de Jón Gnarr, j'ai voulu explorer un rapport singulier à la parole, qui est un enjeu essentiel dans la politique. La fiction me permettait d'aller plus loin dans cette voie. Ce choix est aussi lié à la dimension punk de cette parenthèse politique. Jón Gnarr lui-même a fait partie d'un groupe de musique punk, et les membres du Meilleur Parti étaient pour beaucoup des stars du rock liés au mouvement punk. Ce qui, en matière d'écriture, ne peut qu'inciter à prendre des libertés, y compris avec la réalité. Et avec le langage.

Dans votre pièce, de très nombreux registres et types de paroles cohabitent. Comment expliquez-vous ce rapport au langage ?

F.N. : Mon rapport à la langue vient sans doute en partie du fait que, venant d'une famille immigrée espagnole dont les grands-parents n'ont pas été à l'école, j'ai grandi avec le rapport très fort

à la langue officielle, institutionnelle, qu'ils ont imposé à leurs enfants, mes parents. Ils voulaient se débarrasser de l'espagnol très marqué socialement. De là, chez moi, un intérêt fort pour la littérature et le langage politique. Et un questionnement sur la parole de chaque personnage, sur son point d'ancrage, ses particularités.

Vous sentez-vous proche dans l'écriture du mouvement punk qui est au centre de votre pièce ?

F.N. : En matière artistique, j'apprécie beaucoup l'énergie punk pour son côté complètement décomplexé par rapport à l'art. D'une manière plus générale, c'est une attitude face à la vie que je trouve très belle : une façon d'être dans une création, dans une invention permanente. En transformant par exemple des ateliers désaffectés en ateliers artistiques amateurs, le Meilleur Parti a tenté de faire partager aux habitants de Reykjavik cette vision de la vie. À la Mousson d'été, je ressens quelque chose de proche de cette énergie punk, ou du moins de ce que j'en imagine. La lecture telle qu'elle y est pratiquée nécessite des acteurs qui sont dans une création permanente. Je trouve cela très beau. C'est une grande chance de travailler avec eux.

Vous avez écrit une autre pièce, Les Essentielles, qui a été mise en lecture par le collectif Jeunes textes en liberté. S'inscrit-elle dans la continuité de Surprise parti ?

F.N. : On y retrouve des personnages qui entrent dans un jeu de pouvoir sans en avoir les codes et qui inventent une autre voie. La pièce se passe dans un abattoir, où une employée est retrouvée morte sur la chaîne de découpe. Les employés décident de faire grève mais, comme ils n'ont aucune expérience en la matière, ils le font à leur façon qui est... originale. L'exercice de parole politique est donc encore au centre. Ce qui ne veut pas dire que ce sera le cas dans mes textes futurs. Je veux être ouverte à tous les possibles.

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Ce texte a bénéficié de l'Aide à la création d'ARTCENA en 2019.

C'EST QUOI L'AILLEURS ?

Pour honorer le beau texte d'Aziz Chouaki sur l'Ailleurs et en marge de la conservation du jour titrée « l'intertextualité dans l'écriture : écrire ailleurs, écrire l'ailleurs », nous avons demandé aux gens de la Mousson (acteurs, auteurs, spectateurs, techniciens, directeur, administrateur, responsables divers et variés, petites mains et grandes gueules) de nous dire en un mot ou une phrase, ce qu'est pour eux l'ailleurs.

L'ailleurs, c'est...



**MI-
CHAUX
MI
FROID**
Albertine

La possibilité d'une île Michel

Une illusion Honoré

Un leurre Auguste

L'oubli Jean



L'écriture
Delphine

C'EST DEMAIN
Quentin

**LÀ OÙ JE
VOUDRAIS
ALLER**
Olivier

**LÀ
OÙ
ON**

Ailleurs

Roulis et ressac, la mer irise son chant
l'horizon. A deux doigts de la main. L
rêve, l'Europe et ses atours, *l'a capella*
somme tous les valides de quitter la tril
Les embruns bondissants et les mouette
hagardes des ombres ocellant les ramba
vaste ciel.

Tels Ulysse ou Sindbad, ces grands hér
signe du voyage.

Décalcomanie défraîchie, racontars de
esquif les imaginaires.

Le grand large, les blondes utopies, le f
derrière, c'est déjà barbelé, les lendema

Capter cette juste instance, à mi chemin
presque départ, cet endroit intégral où

Schéhérazade la triomphale légende de

Le voyage en soi est occulté, hors de ré
parce que la dictature des identités, par
possible.

Reste la saveur, amère et douce, en effe
ultramarine que définissent ses figures,

mole, les chansons, les cultures de tous
C'est la mer, bien sûr, qui la donne, la s

elle le palme solaire et repousse
 e là bas vient alors se lover au creux du
 ludique de ses mythiques sirènes qui
 ou.
 es mornes, s'insinuent silhouettes
 ardes, errance des regards, par delà le
 os des flots, brille sur leur poitrine le
 bars, ragots de marins. l'image d'Europe
 facile Cécile, parce que, simplement,
 ins, s'entend.
 a de tout, dès lors tout se situe dans ce
 gitent tous les possible, jusqu'à fabuler
 l'à peine arrivée.
 ve, parce que la théorie des frontières,
 ce que les visas, le cadenas du non
 t, loin des yeux, cette posture bien
 l'amante qui attend son marin sur le
 les exils des hommes.
 aveur.

Aziz Chouaki

Ù ON
 UAND
 VEUT

LÀ OÙ JE
 N'IRAI PAS

Nathalie

leine

A
 L
 O
 N
 S
 !

Chloé

Là où
 je rêve
 d'aller

Jessica

L'ESPACE
 RÊVÉ

Gaspard

LE REGARD
 DE L'AUTRE

Michel

UN REFUGE

Florent

Le rêve

Charly

LA DEUXIÈME À DROITE

Yves

JE

est un autre

Yasmine

LES GONDS
 DE L'HORIZON
 AUX HEURTS
 DE MON
 BOURBON

Alfred

EN TOUT CAS,
 C'EST PAS LÀ

Alice

L'aiterité

Maxime

L'
 I
 M
 A
 G
 I
 N
 A
 I
 R
 E

Christophe

LOIN! LOIN! ICI LA BOUE
 EST FAITE DE NOS PLEURS!

Charles

C'EST PARTOUT

Michelle

Propos recueillis par Jean-Pierre Thibaudat

CONNAISSEZ-VOUS MONICA ISAKSTUEN ?



Romancière reconnue dans son pays, la Norvège, elle n'est pas encore traduite en français. Une exception toutefois : *Regarde-moi quand je te parle*, sa toute première pièce que nous font découvrir les acteurs infatigables de la Mousson.

Pour des lecteurs ayant abordé le théâtre par Molière, Shakespeare, Tchekhov ou Ibsen, l'approche de la première pièce de la Norvégienne Monica Isakstuen est déroutante. À l'image de son titre, *Regarde-moi quand je te parle*, son langage d'une immédiateté exemplaire nous fait entrer dans un espace « neutre ». Fonctionnel si l'on veut : des portes, des fenêtres, une table, un canapé, « *peut-être une paire de chaises* ». Rien ne le caractérise. C'est un lieu flottant. La première partie réunit Moi (une mère) et Mon fils, la seconde Moi (un père) et Ma fille. Des présences en miroir. Des figures plus que des personnages. Même l'âge des enfants est flottant (ici Mon fils est au sein, là il est adolescent) et il en va de même pour les acteurs qui vont porter ces paroles : « *ceux qui jouent ont tous les âges* ».

Les lecteurs norvégiens habitués à fréquenter l'écriture de Jon Fosse ou celle d'Arne Lygre seront, eux, moins désorientés. Comme le remarque la traductrice de la pièce, Marianne Ségol-Samoy, qui souligne la parenté d'écriture d'Isakstuen avec ces auteurs. La sonorité de leur langue n'y est pas pour rien. En grande partie parce que c'est elle qui commande, et non le récit qui ne cesse de se dérober ou de divaguer. Les personnages « *ne s'incarnent qu'à travers les acteurs. Ce sont les acteurs qui créent les personnages, pas moi* », disait Jon Fosse. Sa cadette (18 ans les séparent) pourrait dire la même chose. Elle pousse loin le bouchon puisqu'elle laisse la possibilité à un acteur et une actrice de jouer les quatre figures qui traversent par paire les deux parties de son texte.

Avant d'écrire cette première pièce en 2018, Monica Isakstuen s'est fait connaître et reconnaître comme poétesse et romancière. Ses romans, *Sois gentil avec les animaux* et *Rage*, exploraient déjà la complexité des rapports entre parents et enfants (elle-même est mère de jumeaux, thème de l'un de ses romans). C'est encore le cas dans *Regarde-moi quand je te parle*, à mille lieux de toute analyse psychologique ou sociologique, et loin de tout réalisme.

Dès les premières pages, on est embarqué. Le fils ouvre la porte et se retrouve près de sa mère, elle le croyait endormi. Le fils dit ne pas savoir s'il dort ou s'il est réveillé, la mère lui met la tête sur ses genoux et le fils entre dans un rêve où un garçon se lève, quitte sa chambre, va dans l'entrée, se chausse, s'habille et sort. La mère entre à son tour dans le rêve, la parole de l'un embrayant

sur celle de l'autre. La mère voit le fils nu en bas de l'immeuble, « *C'est là que tu vois. L'intérieur de mes cuisses est mouillé et peut-être aussi ma queue* », dit le fils qui répète ce que lui a dit sa mère : « *Tu étais dans la cage d'escalier en train de te masturber* ». En quelques phrases, le temps s'est accéléré, on est passé de l'enfance à l'adolescence. Le fils reprend d'autres propos de sa mère, comme « *ce sont juste des petites blagues de garçons* », jusqu'à cette unique réplique qu'ils prononcent ensemble : « *Il ne faut pas chercher des explications sur tout dans son enfance* ».

Le récit s'enroule sur lui-même, il ne cesse de glisser. Comme si du conscient, on glissait dans l'inconscient. Le non-dit affleure. « *Quand tu dors je peux tout dire* », dit la mère qui avoue à son fils avoir souhaité accoucher d'un enfant mort-né. « *Je dors, de toute façon je n'entends pas* », répond le fils, non sans espièglerie. Trois pages plus loin, la mère se prépare à l'allaiter : « *Maintenant, oui, maman. Je suis petit maintenant !* », dit le fils. Et le jeu continue.

Dans la seconde partie de la pièce, nous sommes dans un autre lieu tout aussi incertain. « *Une forêt ou un jardin* », « *une salle de soins ou peut-être une pièce pour une veillée funèbre* ». Le père (Moi) s'éveille, la neige tombe, le père reste étendu comme mort. La fille dira faire souvent ce rêve : le téléphone sonne, on lui annonce que son père est mort. Une même complicité s'instaure entre la fille et le père plus ou moins mort. Comme dans la première partie, le jeu voire la parodie, l'inceste est sous-jacent à certaines scènes, rien n'est tangible. La parole de Monica Isakstuen se nourrit d'incertain et de soudaines explosions : « *Ça doit être trop dur d'être un père de quelqu'un qui se promène avec des seins des cuisses et une putain de cavité gargouillant entre les jambes* », crie la fille. Cri du cœur, provocation ou complicité ? Quelques pages plus loin, la voici fière d'avoir « *quatre ans et demi* ». Et ça repart. « *Comment on la lave de la bonne façon, comment on l'essuie pour ne pas mal faire* », se demande le père. « *Pour que le vague souvenir que quelqu'un l'a touchée, l'a caressée d'une façon spéciale ne remonte pas à la surface vingt ans plus tard* », poursuit la fille. Et la réplique de la première partie revient en écho : « *Il ne faut pas chercher des explications sur tout dans son enfance* ». Multipliant les ponts, l'écriture ombreuse et joueuse aux mots toujours simples de Monica Isakstuen déploie la complexité de sa sensibilité.

Jean-Pierre Thibaudat

Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale et avec le Norske Dramatikeres Forbund

CATHERINE MATISSE, L'ACTRICE DE TOUTES LES MOUSSONS

Depuis la naissance de la Mousson d'été, la comédienne Catherine Matisse n'en a pas raté une seule édition. Elle en porte la mémoire, et continue avec passion d'en incarner l'esprit de partage, de fête.

Il suffit de traverser l'Abbaye des Prémontrés avec Catherine Matisse pour comprendre la force du lien qui unit la comédienne au lieu. Sa seule démarche, à la fois détendue et assurée, traduit une habitude qui n'a pas affaibli l'amour. Sa manière d'emprunter tel chemin plutôt qu'un autre, de ralentir le pas à un endroit, d'accélérer ailleurs, dit autant que les souvenirs de ses Moussons d'été qu'elle raconte volontiers à sa manière. Pêle-mêle car, elle le confesse elle-même, elle n'a jamais eu la mémoire des dates ni celle des noms alors que celle des lieux ne lui fait pas défaut. Même si en 25 ans, les salles de lectures, les chambres, le jardin ont changé. Le développement du festival, sa structuration, ont provoqué l'abandon de certains espaces chez Catherine. « Cette cave près de la Moselle par exemple, où avaient lieu toutes les soirées de la Mousson, a été remplacée par un parquet de bal ».

Les lieux et les textes, dans la mémoire de Mousson de Catherine Matisse, ne vont pas sans les fêtes. Celles qu'elle vit avec les premiers auteurs et des acteurs invités dès 1991 : « seulement des personnes proches de Michel Didym, des copains ». Dès l'année officielle de création de la Mousson, en 95, l'auteur hispano-argentin Armando Llamas se joint à l'aventure. Catherine l'a rencontré en 3^{ème} année de Conservatoire en tant qu'assistant de son professeur Claude Régy, et devient vite son amie proche. Au point qu'il lui écrit un texte, inspiré par une folle soirée passée dans au bar Le Trévis après les cours. Armando Llamas fera partie des premiers piliers de l'Abbaye pendant de nombreuses Moussons, qui sont sans doute pour Catherine Matisse parmi les plus belles. Parce que nourries par cette amitié forte, et par « tous les impromptus qui faisaient des Prémontrés un lieu un d'invention permanente, de grande liberté ».

« Au début, tout le monde s'occupait de tout, l'énergie était telle qu'on ne dormait presque pas. Les choses n'étaient pas organisées en amont comme elles le sont aujourd'hui, c'était l'urgence permanente. Les comédiens étaient sans cesse sur la brèche », se rappelle l'actrice avec un sourire où perce une pointe de nostalgie. Mais juste un instant, avant de laisser place à une anecdote, à une surprise du jour ou de la veille. Pour Catherine Matisse, les Moussons d'hier nourrissent celles d'aujourd'hui, et inversement. L'émotion inattendue ressentie pendant la lecture



de *Comme une chienne sur un terrain vague* de la Catalane Clàudia Cedó par exemple – pendant les répétitions elle se sentait assez extérieure, étrangère au texte – convoque d'autres frissons du même ordre, provoqués plus tôt par d'autres textes.

Mais son grand étonnement, cette année, est lié à *Je n'aime pas Marguerite* de Laura Córdoba. « J'étais horrifiée au début, quand j'ai appris que j'allais devoir défendre ce texte. Incarner cette si grande femme, dont je joue depuis près d'un an avec Brigitte Catillon et Charlie Nelson *Les Eaux et Forêts* dans une mise en scène de Michel Didym, me semblait impossible. Mais la légère distance qu'entretient le texte de l'auteure avec la vraie Duras permet à toute comédienne de s'en emparer. Et c'est un bonheur », dit-elle. Pour Catherine Matisse, la Mousson est beaucoup plus qu'un rendez-vous annuel : c'est une ossature, autour de laquelle elle développe des fidélités et des amours passagères à des écritures. Où elle rencontre des comédiens avec qui elle aime jouer et échanger. Après Armando Llamas, l'auteur Philippe Minyana prend par exemple une place importante dans son cœur et sa carrière. Plusieurs de ses textes sont lus à La Mousson, parmi lesquels *21 rue des Sources*, que Catherine va interpréter cette saison au Théâtre du Rond-Point aux côtés de Laurent Charpentier. Si la Mousson n'est plus tout à fait ce qu'elle était, sa fidèle actrice a su en épouser les transformations. Avec joie, même si « avec les années, les fêtes se font moins longues ».

Anaïs Heluin

COCON LA MOUSSON ?

Pour ceux qui travaillent ou logent durablement à l'Abbaye les prémontrés, la Mousson est un cocon. Protecteur. Dehors ça va mal. Il suffit de feuilleter l'exemplaire de l'Est républicain qui franchit les portes de l'Abbaye. Rendez-vous compte, un retraité de Nancy est resté cinq jours la tête coincée dans son escabeau. Hier, près de Besançon, 28 vaches sont entrées en collision avec le TGV Paris-Lausanne. Chargés à Nouillonpont dans un camion, le sort de 105 cochons s'est joué à un rond-point sur la départementale 205 où le véhicule n'a pas su tenir sa route. On compte quelques survivants dont le chauffeur. En sortant de chez elle, une habitante d'Épinal, bref une Spinalienne, a croisé une mygale en se rendant sur son lieu de travail. Les pompiers cherchent encore l'arachnide. Il y a tout de même des nouvelles qui boostent l'espoir. À 86 ans, Madeleine, une Alsacienne de Sélestat de 86 ans, a plongé dans un lac de Gérardmer avec dix kilos d'oxygène sur le dos. Elle a refait surface. À Pont-à-Mousson au soir de la Duck race on avait vendu 8000 canards. Hélas, aucun de ces prestataires de magrets n'a atterri dans les cuisines de l'Abbaye. Détrompez-vous : le cocon de la Mousson n'est pas exempt de drames et de faits divers. Demain on vous contera l'histoire terrible d'un panaris. **JPT**

LUNDI
26 AOÛT
2019



9h30 - 12h30 – Ateliers de l'Université d'été européenne

Dirigés par Jean-Pierre Ryngaert, Joseph Danan, Nathalie Fillion, Pascale Henry, Davide Carnevali

14h00 – Regarde moi quand je te parle - AMPHITHÉÂTRE

De Monica Isakstuen (Norvège), texte traduit par Marianne Segol-Samoy

Dirigé par Véronique Bellegarde, avec Christophe Brault, Camille Garcia, Glenn Marausse, Julie Pilod, musique : Vassia Zagar

Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale et avec le Norske Dramatikeres Forbund

16h00 – L'interculturalité dans l'écriture : écrire ailleurs, écrire l'ailleurs

Conversation avec Maya Arad-Yasur, Ayşe Bayramoğlu, Judith Depaule, Tyrfinnur Tyrfinngsson - SALLE LALLEMAND

18h00 – Surprise parti - GYMNASSE LYCÉE HANZELET

De et dirigée par Faustine Noguès

Avec Quentin Baillot, Éric Berger, Marie-Sohna Condé, Olivier Cruveiller, Charlie Nelson, Alexiane Torrès

Ce texte a bénéficié de l'Aide à la création d'ARTCENA en 2019.

20h45 – Rapport sur moi - ESPACE MONTRICHARD (Spectacle)

De Grégoire Bouillier, mise en scène et adaptation : Matthieu Cruciani

Avec Émilie Capliez, Matthieu Desbordes, Pierre Maillet

NAVETTE DE BUS ALLER/RETOUR AU DÉPART DE L'ABBAYE

22h30 – Les gars du coin - PARQUET DE BAL (Concert)

Suivi par : le DJ set de DeeDoo - PARQUET DE BAL

La meec – la Mousson d'été est subventionnée par la Région Grand Est, le Ministère de la Culture (DRAC Grand Est), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

La Mousson d'été est présentée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson.

En partenariat avec le projet de coopération Fabulamundi. Playwriting Europe cofinancé par le programme Europe Créative, l'Ambassade de France / Institut français et le réseau des Alliances françaises en Argentine, l'Ambassade royale de Norvège, Acción Cultural Española AC/E, l'Institut Camões – Centre de culture et de langue portugaise, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez – Centre international de la traduction théâtrale, L'Arche éditeur, ARTCENA – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, l'Onda – Office national de la diffusion artistique, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy-Lorraine, France Culture, Théâtre-contemporain.net, Télérama, les lycées Jean Hanzelet et Jacques Marquette de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive à Nancy, et avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et le soutien du Fonds d'Insertion des Jeunes Artistes Dramatiques D.R.A.C et Région Sud.



Rédaction : Anaïs Heluin - Jean-Pierre Thibaudat

Mise en page : Florent Wacker

Une version numérique [et en couleur] du journal est disponible sur www.meec.org
À consulter aussi sur www.theatre-contemporain.net où vous pourrez également consulter des vidéos des artistes présents à la mousson d'été